

18.5.9.7. g. Cinq thèses pour un massacre - ou la piété filiale

Note 176₇ (19 juin) Cela fait aujourd'hui exactement deux mois que je me suis mis, en coup de vent, à écrire les notes qui précèdent (des 19 et 20 avril), avec le nom tout trouvé "Le sixième clou (au cercueil)" (n°s 176₁ à 176₆, sans compter celle-ci, faisant partie du lot). Zoghman Mebkhout venait de m'apporter le livre de Saavedra la semaine d'avant - et il avait suffi d'un coup d'oeil pour me rendre compte déjà de quoi il retournait.

Je dois avouer que cette découverte a été une émotion, à peine moins forte que celle du "mémorable volume" d'exhumation des motifs (Lecture Notes n°900), un an avant jour pour jour. Pour mieux dire, l'émotion de l'an dernier est réapparue, en quelque sorte, relancée inopinément par la découverte d'une "opération" intimement liée à cette exhumation ; une opération (cela était évident d'emblée) qui l'avait préparée, et d'une envergure toute comparable. J'ai été saisi alors à nouveau, pour ne pas dire suffoqué, par ce sentiment d'une tranquille impudence - **la même** impudence (cela aussi était clair d'emblée, par bien des signes qui ne trompent pas), s'en prenant à une chose intimement liée à moi, une chose que nul autre personne au monde que moi avait longuement portée et nourrie. . . Cela a été si fort, à la limite même de l'angoisse, que j'en ai été moi-même étonné.

◇ La réaction spontanée, et l'exutoire naturel, aurait été de faire comme l'an dernier - de dire mon émotion alors qu'elle était toute fraîche, et par là entrer dans le vif de ce nouveau volet à mon enterrement vivant par ceux qui furent mes proches. Je me suis retenu pourtant⁹⁵⁵(*), car il me fallait un minimum de disponibilité à la visite de Mebkhout, sans compter qu'il avait des choses à me dire dont je sentais bien, même si elles ne me touchaient pas de façon aussi névralgique, qu'elles étaient tout aussi "névralgiques" pour lui, en tous cas, et tout aussi significatives pour l'Enterrement. De plus, il me semblait important de noter ces choses que je venais d'apprendre par lui et qui ne m'étaient encore familières, tant qu'elles étaient fraîches dans mon esprit encore - alors que les tenants et aboutissants autour de ce fameux livre-enterrement ne risquaient pas de m'échapper, même en m'y mettant plus tard seulement. C'est pourquoi, dès le lendemain du départ de mon ami, je me suis mis (du 15 au 18 avril) au récit de ses mésaventures, dans le groupe de notes (n°s 171₁ à 171₄) formant à présent la fin de l'Apothéose.

C'est dire qu'avant d'en venir au fameux "Sixième clou", j'avais eu le temps de me resaisir. A vrai dire, reparcourant à l'instant les premières pages, je ne retrouve trace, dans ma description sarcastique (et un tantinet distante) du nouveau pot-aux-roses, de l'émotion qui m'avait d'abord assailli, au point de me faire passer une nuit blanche, à un moment où j'avais pourtant grand besoin de sommeil. Pour le coup je l'ai senti, ça oui, le "poids d'un passé" !

C'était le dix juin, trois jours après avoir mis le fameux "point final" sous l'Enterrement - qui du coup redémarrait de plus belle ! Bien sûr, j'étais loin de me douter à quel point c'était redémarré - qu'il y avait encore trois cents pages (à peu de choses près) qui restaient à écrire ! Quand j'ai terminé avec la sixième des notes ("Les basses besognes") formant le "Sixième clou", je croyais bien en avoir fait le tour, et des "Quatre opérations" aussi du même coup - à part une dizaine de pages (pour les opérations III et IV) à retaper au net et à y ajouter les notes de bas de page prévues. Dans quelques jours, je pensais pouvoir confier à la frappe l'ensemble du manuscrit de l'Enterrement III.

Pourtant, dès les jours qui ont suivi (peut-être même le lendemain ou le surlendemain du jour où j'avais crû en terminer avec le dernier "Clou") il y a eu un coup de théâtre imprévu, sur lequel il me reste à revenir. Là encore, mon mouvement spontané aurait été de m'y mettre tout de suite. Si j'ai attendu deux mois encore

⁹⁵⁵(*) J'ai quand même écrit quatre ou cinq pages sous l'émotion du moment, mais il n'en reste plus guère trace dans le texte écrit neuf jours plus tard, le 19 avril.